

M. Louis MALDAGUE,
Professeur émérite de la Faculté de Médecine.

1879-1952

**Éloge funèbre prononcé par le Prof. Paul Brusselmans,
doyen de la Faculté de Médecine, lors des funérailles
de M. le Professeur Maldague.**

Ce n'est un douloureux privilège de rendre, au nom de mes collègues de la Faculté, un dernier hommage à notre cher collègue Maldague. Cacherais-je que c'est avec une profonde émotion qu'à l'Académie, samedi matin, j'appris la fatale nouvelle.

Les deuils ne nous ont pas épargnés, cette année. La Faculté a été durement éprouvée. Il y a quelques mois à peine nous disions adieu à notre bon collègue D'Hollander ; il n'y a pas huit jours notre collègue Vanderstraelen nous quitta. Aujourd'hui Maldague, collègue aimé de tous --- et de la plupart d'entre nous, l'ancien professeur et maître vénéral.

Nous nous sentons profondément émus... La Faculté de Louvain n'a jamais été qu'une grande et même famille --- et elle a le cœur serré. Si le deuil touche plus cruellement au cœur la femme admirable qui fut sa compagne et sa force, --- qui fut, avec lui, l'exemple et la tête de sa belle, grande famille ; s'il frappe bien fort ses enfants, ses beaux-enfants, --- sa fille surtout, qu'il aimait si tendrement, --- ses fils, dont chacun d'entre eux peut se dire qu'il faisait son orgueil... il touche bien profondément aussi les membres de sa famille universitaire, ses collègues, ses collaborateurs, qui lui étaient unis par tant de liens, --- ses élèves, qu'il considérait comme ses fils et qui lui doivent tant !

Ce n'est pas le moment de retracer la belle carrière de notre cher disparu --- nous n'en avons d'ailleurs pas le cœur aujourd'hui. Son œuvre est si abondante, si touffue, que son seul exposé exigerait un trop long développement. Je ne puis que l'effleurer...

Sa tâche universitaire d'abord ; c'était un lourd fardeau qu'il avait chargé sur ses épaules. Bien d'autres n'auraient pu le porter. Il enseigna quelque temps, d'abord, la médecine légale

et l'hygiène. Mais très vite il fut titulaire de la chaire de pathologie interne ; il enseignait en même temps la propédeutique et en dirigeait les exercices. Conjointement à cela, il organisa la consultation de pédiatrie.

Bientôt la pédiatrie devint une discipline autonome. Maldague créa de toutes pièces l'enseignement de la pédiatrie à Louvain, bâtit et organisa la nouvelle clinique pédiatrique.

Les bases en étaient à peine jetées, que nous perdions notre maître, Albert Lemaire. — Évidemment, de par sa compétence et de par ses travaux, Maldague était tout désigné pour reprendre la succession du grand disparu. N'empêche que la succession ne laissait d'être lourde et que c'était une tâche d'envergure de reprendre la clinique médicale.

Maldague reprit la clinique médicale — et la cumula avec la pédiatrie. L'une et l'autre tâche, séparément, aurait suffi à remplir la vie d'un homme. Maldague prit les deux chaires en charge et les illustra toutes deux.

Il y était d'ailleurs magnifiquement préparé. Tout jeune étudiant, à peine sorti des candidatures, il travaille au laboratoire du professeur Denys : bactériologie et anatomie pathologique. Ses études accomplies, c'est auprès de Chiari, à Strasbourg, qu'il se rend tout d'abord : encore étudier l'anatomie pathologique. Puis il passe chez Hiss, chez Krauss, chez Wassermann, parfaire ses connaissances en pathologie, microbiologie, — immunologie surtout. Le maître qui devait si bien illustrer la clinique, tant pédiatrique que médicale tout court, avait senti la nécessité d'une formation de base et de la discipline rigoureuse de l'observation scientifique. Son enseignement en fut pour toujours marqué : quelles que furent les digressions d'ordre pratique auxquelles devait l'entraîner l'explication d'un cas clinique, il se plut toujours à les asseoir sur des bases fondées et solides.

Ses premières publications sont de science pure. Il ne fait encore que du laboratoire : recherches sur les toxines du staphylocoque. — distinction de la leucocidine et de la staphylolysine, — diagnostic bactériologique de la fièvre typhoïde, — identification du vibrion du choléra, — rôle du sérum sanguin dans la défense de l'organisme.

Mais bientôt les nouvelles chaires qu'il accepte lui donnent d'autres préoccupations et orientent ses études dans d'autres directions. Les publications se suivent : sur les réactions péri-focales de la tuberculose pulmonaire et hilare ; — sur l'invagination intestinale ; — les tumeurs de l'hypophyse ; — les

hémorragies du tube digestif ; — la sténose hypertrophique du pylore ; — l'infantilisme intestinal ; — le syndrome infundibulo-tubérien ; — la maladie d'Ayerza ; — la poliomyélite ; ... et encore, ... et encore... Je ne pourrais tout citer. Le clinicien touche à toute la pathologie médicale et infantile — et, comme il s'est formé à une discipline rigoureuse, chaque publication est une magistrale mise au point. Son rapport sur l'anémie du nourrisson, en 1929, à la réunion de Strasbourg, est un modèle du genre.

Pourtant le principal n'est pas dit, à propos de Maldague, quand on a dit ses qualités de professeur et ses mérites scientifiques... L'homme d'action, l'homme de cœur, vaut l'homme de science.

Au sac de Louvain, en 1914, il est arrêté par les Allemands et pris en otage. Il échappe miraculeusement à l'exécution, à laquelle sont voués ses compagnons d'infortune, — et est déporté en Allemagne. Il y reste trois mois et, malgré l'opposition de ses gardiens, il se voue à alléger le sort de ses codétenus malades.

Libéré et rapatrié, pendant toute la durée de la guerre il s'emploie partout où il peut rendre service. Il s'occupe activement du ravitaillement du Nord de la France ; il se voue plus tard, et tout entier, à la belle œuvre d'Aide et Protection de l'Enfance. La paix ne met pas fin à son activité ; il continuera à se consacrer à l'Œuvre Nationale de l'Enfance, nouvellement créée, dont jusqu'en 1933 il sera le Vice-Président du Conseil supérieur.

Que de tâches il s'était imposées et quelle noble vie n'offre-t-il pas aujourd'hui au Seigneur?... Car il rapportait tout au Seigneur, à son Dieu — Maldague était un grand croyant, un grand chrétien. Ceux qui le côtoyaient régulièrement ont pu s'en rendre compte, tous les jours. Je ne puis toutefois m'empêcher de citer cette phrase, de la lettre qu'il écrivit à Monseigneur le Recteur un lendemain même de la manifestation organisée en son honneur, en mai 1949, lors de son accession à l'éméritat : « Je remercie le Bon Dieu, écrivait-il, de m'avoir donné une belle tâche et une surabondance de grâces pour la remplir. A Lui tous les mérites et toute ma reconnaissance. »

Il rapportait à Dieu tout ce qu'il avait accompli !

Certes a-t-il dû déjà comparaître au tribunal du Juge ; mais le Juge n'avait plus rien à peser. Tout déjà Lui avait été offert — tout avait été, depuis longtemps, déposé en Ses mains miséricordieuses. Dieu, son Dieu, qu'il a si bien servi, lui a certainement déjà accordé sa récompense.

Puis-je prier ses fils de transmettre à leur mère, à la digne épouse de notre cher disparu, l'hommage ému et les condoléances de la Faculté? Dites-lui que le souvenir nous restera de notre éminent, et bon, et cher collègue. Mais dites-lui surtout que nous prierons pour lui.

Que le Seigneur lui soit clément et reçoive sa belle âme !

In Memoriam.

Louis Maldague naquit à Oisy, village perdu au fonds des Ardennes, le 30 août 1879. Ses parents étaient de condition modeste. L'instruction du jeune Maldague fut confiée à un instituteur particulier qui s'aperçut bien vite des qualités exceptionnelles de son élève, et engagea ses parents à lui faire poursuivre ses études. Il fut, ainsi, envoyé à Carlsbourg, pour y entreprendre ses humanités qu'il devait poursuivre ultérieurement au Collège Rollin, à Paris, où ses parents s'étaient, entre temps, fixés. Il rentra en Belgique, en 1896, pour y faire sa rhétorique au Collège Notre-Dame de Bellevue, à Dinant, et obtint finalement son diplôme d'humanités gréco-latines au Jury Central à Bruxelles.

En 1897, Louis Maldague s'inscrit à l'Université de Louvain pour y faire ses études de médecine. Le jeune étudiant se distingue bien vite par l'intérêt qu'il porte aux questions scientifiques et aux travaux de laboratoire auxquels il allait consacrer une grande partie de son temps.

Dès 1900, il travaille au laboratoire du Professeur Denys et s'initie aux techniques de la bactériologie et de l'anatomie pathologique.

En 1901, il met à profit ses vacances, qu'il passait chez les siens à Paris, pour suivre les cours de vacances de Jean-Louis Faure qui enseignait la chirurgie. A cette occasion, le jeune étudiant de 1^{er} doctorat fait preuve d'initiative, d'énergie et de curiosité scientifique peu communes à cet âge : il improvise chez lui, avec des moyens de fortune, un petit laboratoire, achète des animaux et exécute pour son maître de quelques mois des analyses bactériologiques et des examens anatomopathologiques. C'était, rappelons-le, en 1901, à une époque où la clinique ignorait encore volontiers le laboratoire.

En 1902, Louis Maldague est nommé assistant du professeur Joseph Denys à l'Institut de Bactériologie de Louvain, fonction qu'il devait remplir durant quatre années. Durant ce stage, il a l'occasion de s'initier à la carrière professorale : tout jeune médecin, son patron l'honore de sa confiance et le charge, à diverses occasions, de donner, à sa place, le cours d'anatomie pathologique.

1906-1907 : deux années d'étude à l'étranger, l'anatomie

pathologique chez Chiari, à Strasbourg, puis la pathologie et l'immunologie chez Hiss, Krauss et Wasserman, à Berlin.

A peine rentré au pays, Maldague est nommé chargé de cours et les chaires de Médecine légale et d'Hygiène lui sont confiées. Les années suivantes, de nouvelles promotions devaient se succéder rapidement : en 1910, titulaire de la chaire de Propédeutique et Professeur extraordinaire ; 1911, titulaire de la chaire de Pathologie Interne ; 1914, Professeur ordinaire.

Vint août 1914 et la guerre. Le Professeur Maldague, lors du sac de Louvain, est arrêté, pris comme otage, échappe à l'exécution sommaire à laquelle sont voués quelques-uns de ses compagnons d'infortune et, finalement, est déporté en Allemagne. Il y reste prisonnier trois mois, trois mois durant lesquels, malgré l'opposition de ses gardiens, il s'ingénie à alléger le sort de ses codétenus malades.

Libéré et rapatrié, Maldague est invité à collaborer à une œuvre vaste et complexe : assurer tant bien que mal le ravitaillement du pays, lutter contre la dénutrition et les maladies auxquelles est exposée la jeunesse. C'est à cette noble tâche qu'il se consacre quatre années durant. A la demande de M. Van Brée, il s'occupe activement du ravitaillement du Nord de la France, pour lequel un Comité avait été fondé sous les auspices de la C. R. B. Il est invité par feu le Ministre Jaspar à faire partie du Comité Aide et protection aux Œuvres de l'Enfance. Dans ce cadre, il crée et dirige des colonies pour enfants débiles à Hérent et à la Montagne de Fer ; organise au Collège Juste Lipsé et au Collège du St Esprit des cantines pour enfants sous-alimentés, inaugure des consultations pour enfants malades à l'Hôpital St-Pierre ; assure la direction médicale de l'Institut du Champ Vert.

Après la tourmente, l'Œuvre Nationale de l'Enfance fut officiellement fondée et reconnue institution d'utilité publique. A sa tête fut placé un Conseil Supérieur composé de 40 membres choisis parmi les personnalités qui s'étaient particulièrement dévouées à l'Enfance durant la guerre. Et tout naturellement le Professeur Maldague fut nommé, le 23 décembre 1919, Vice-Président du Bureau du Conseil Supérieur de l'Œuvre, la présidence en étant assurée par le Ministre Jaspar. Il devait remplir ces hautes fonctions jusqu'en 1933, tandis qu'il resta membre du Comité Médical Supérieur jusqu'en 1949.

En 1920, l'Université rouvre ses portes, les cours reprennent. Tout en restant titulaire des chaires de Pathologie Interne et de Propédeutique, Maldague crée à Louvain l'enseignement clinique et théorique de la Pédiatrie. Et, à partir de ce moment,

l'étude de l'enseignement de la Pathologie Infantile, ainsi que la réalisation des conditions matérielles nécessaires à ces tâches, constitueront l'objet majeur de ses préoccupations. Aussi, quand en 1933 à la suite du décès du Professeur Lemaire d'illustre mémoire, la chaire de Clinique Médicale devint vacante et lui fut offerte, il déclina d'abord cette offre, malgré tout ce qu'elle impliquait d'honneur et de considération. Son champ d'action était la Pédiatrie et il désirait que rien ne l'en vienne distraire. Cependant, sur l'insistance du Recteur, son Excellence Monseigneur Ladeuze, il dut finalement céder : il se sentit moralement obligé à accepter cette lourde succession. Le Professeur Maldague céda, à cette époque, la chaire de Propédeutique au Professeur Van Goidsenhoven, celle de Pathologie Interne au Professeur Lambin, mais il n'abandonna pas son service de Pédiatrie, l'enfant de prédilection, son œuvre à lui, sur laquelle il ne devait cesser de veiller jalousement. A partir de 1933, il réussit cette gageure : mener de front deux services, deux enseignements, les faire vivre et prospérer. En 1948, Maldague, après 40 années d'enseignement, est admis à l'éméritat. Il mourut le 25 octobre 1952.

Les activités médicales et professorales du Professeur Maldague s'exercèrent donc, au cours de sa longue carrière, dans divers domaines. Mais c'est, avant tout, celles qu'il consacra à la Pédiatrie, tant à son enseignement qu'à son application pratique, qui méritent d'être mises en exergue. Maldague fut chargé, en 1910, de l'enseignement de la pathologie infantile qui ne constituait alors qu'une modeste branche de la pathologie interne et se trouvait traitée en parent pauvre. Il s'efforça, en 1920, dès la fin des hostilités, d'en faire un enseignement autonome, réalisant que la pédiatrie est autre chose qu'une médecine d'adulte appliquée aux tout-petits. Les agresseurs sont, sans doute, bien souvent les mêmes, mais l'organisme de l'enfant y réagit autrement que celui de l'homme mûr et même de l'adolescent. Il s'agit bien d'une discipline neuve dont les multiples aspects — parfois si déroutants pour le non-initié — sont encore à peine explorés et il s'agit surtout d'un domaine abandonné à l'empirisme et au conventionnel et dans lequel tant de choses bonnes et utiles sont à faire. Et c'est sans doute pour répondre à ce double appel, appel à l'intelligence et appel au cœur, que Louis Maldague entreprend l'œuvre à laquelle il consacra le meilleur de ses forces. Il organise, à l'Hôpital St-Pierre, des consultations pour nourrissons et enfants et inaugure des cours théoriques et cliniques de Médecine Infantile, entièrement distincts de ceux de la

pathologie interne. C'était en 1920, alors que l'enseignement de la pédiatrie, en tant que branche autonome, ne devait être rendu obligatoire, par arrêté ministériel, qu'en 1935. Et c'est cette œuvre de précurseur que le Professeur Rohmer, à l'occasion de la manifestation organisée par ses anciens élèves à leur maître le 1^{er} mars 1949, tint avant tout à souligner en ces termes : « Vous avez été un des pionniers de la pédiatrie en Belgique. Quand je vous ai connu, vous étiez déjà le pédiatre savant de grande classe, dont la voix faisait autorité, le Professeur réputé et brillant qui enseignait notre discipline ici, discipline que vous avez si remarquablement transformée dans la clinique que vous avez créée à Louvain. »

Ce fut, en effet, une des préoccupations majeures du Professeur Maldague que de voir l'Université de Louvain dotée d'un Institut de Pédiatrie moderne. Il en conçut et étudia les plans et, bravant des difficultés de toutes sortes, concourrut à réunir les fonds nécessaires. Et ainsi, s'il fut possible d'inaugurer dès 1937, dans le complexe des cliniques St Raphaël, un Institut de Pédiatrie répondant aux exigences de la médecine moderne, ce le fut, en grande partie, grâce à la ténacité et à la prévoyance du maître d'alors.

Louis Maldague fut un professeur savant et érudit qui affectionnait la clarté, la méthode et la précision ; ce fut aussi un maître dans l'art si subtil de la propédeutique. Aussi sa part fut grande dans la formation médicale de très nombreux médecins de notre pays. Ce travailleur infatigable et obstiné fut également un médecin désintéressé qui se dévoua, sans se ménager, à ses malades et à ses élèves.

Les publications du Professeur Maldague sont le fruit de sa double activité, d'homme de laboratoire et de clinicien.

En 1908, il publia les résultats de ses recherches sur les toxines du staphylocoque. Par des expériences précises et ingénieuses, il établit que la leucocidine et la staphylolysine sont deux substances distinctes et en précisa le sort après injection à l'animal. D'autres études sont consacrées au diagnostic bactériologique de la fièvre typhoïde, à l'identification du vibrion du choléra, au rôle du sérum sanguin dans la défense de l'organisme.

Une autre série de publications est consacrée à diverses affections de l'adulte et de l'enfant. Citons les réactions péri-focales, l'invagination intestinale, les tumeurs de l'hypochondre gauche, les hémorragies du tube digestif, la sténose hypertrophique du pylore, l'infantilisme intestinal, le syndrome infundibulo-tubérien, la maladie d'Ayerza, la polyomyélite,

la syphilis gastrique, les sympathomes, l'érythroleucémie, les injections de lacto-sérum dans la maladie de Still, l'ouverture et le drainage des abcès sous-phréniques par voie antérieure, la résection du nerf splanchnique dans les viscéralgies abdominales incurables, la pénicilline dans l'ostéomyélite aiguë, le trioxyméthylène chez les porteurs de germes diphtériques, les anémies du nourrisson.

Ce sont de magistrales mises au point, enrichies d'observations personnelles et originales. Elles apportent souvent une contribution très appréciée à la pathogénie, au diagnostic et au traitement de ces affections. L'auteur y fait preuve d'un remarquable talent d'exposition, la lecture en est engageante, le style aisé et élégant, souvent imagé. Oui, en vérité, tant par la forme que par le fond, ces études font honneur à l'école de Louvain.

Louis Maldague se consacra, en vrai chrétien, à une grande cause, une des plus grandes qui soit : guérir et soulager les enfants malades. Il mit, à son service, toutes ses qualités de cœur et d'esprit qui étaient grandes. Et la récompense qu'il appréciait, sans aucun doute, le plus, était la satisfaction du devoir accompli. Au nom de ses anciens élèves, au nom de ses anciens patients, nous tenons à lui dire, ici encore, toute notre gratitude.

Professeur P. DENYS.